

ANNA LEDWINA

## REPRÉSENTATIONS DE L'HISTOIRE DANS LES TEXTES DE MARGUERITE DURAS ET SIMONE DE BEAUVOIR

Quand on s'interroge sur le rapport entre littérature et histoire, on voit en effet le sujet foisonner se scinder. L'histoire, ce peut être l'Histoire « avec sa grande Hache », comme le dira Georges Perec : la guerre, les camps, les « blocs », la décolonisation. Cela signifie aussi le rapport de la littérature à sa propre histoire : idées, auteurs et œuvres. C'est enfin le rapport avec le moment et les faits qu'il contient, la manière dont il s'inscrit dans le présent, ou s'en absente. L'écriture déploie ses propres enjeux qui sont liés avec le « moment historique » de chaque œuvre. Selon que la question historique s'impose sur la scène littéraire dans un pays où la littérature s'était détournée de l'Histoire ou dans un autre qui luttait pour construire la sienne, l'approche de cet enjeu ne sera pas la même. Dans chaque aire culturelle il est intéressant de distinguer un événement ou un bouleversement historiques qui ont le plus marqué la civilisation. En Occident, la Seconde Guerre mondiale, l'extermination du peuple juif de même que l'armement nucléaire sont décisifs. À l'obsession de la mort, à l'angoisse engendrée par les holocaustes s'ajoutent des bouleversements économiques et politiques qui impliquent la révision des systèmes traditionnels. De nombreux écrivains se demandent comment s'exprimer « après Auschwitz », comment encore imaginer l'humanité après le génocide, s'il est possible d'écrire, de penser que l'écriture peut transformer notre vision du monde. Ce phénomène détermine bien des œuvres et des manières d'écrire (Viart, 2009), en obligeant à reconsidérer les thèmes séculaires de la littérature, en particulier ceux de l'Histoire, en tant que matériau et horizon imaginaire. Comme le constate Irma Garcia : « L'écriture dénonciatrice [...] du *Deuxième Sexe*, écriture politique, au sens où l'entend Barthes c'est-à-dire comme une signature d'une proclamation collective, écriture engagée, écriture en tant qu'acte, donne un nouvel essor aux luttes féministes qui trouveront leur apogée en 1968. L'écriture regarde l'histoire » (Garcia, 1981 : 8).

Simone de Beauvoir, philosophe et porteuse d'histoire, est toute entière prise dans une méditation sur la condition humaine après la crise des religions et des idéologies. À la réflexion beauvoirienne, Marguerite Duras ajoute une autre expérience, celle des contestations sociale et politique, contre les épreuves que lui impose la réalité de son époque, qui est aussi un visage du XX<sup>e</sup> siècle. La

confrontation des textes des ces auteures montre l'interdisciplinarité : littérature et Histoire.

Afin de montrer à quel point Beauvoir et Duras prennent en compte le sujet de l'histoire, nous tenterons d'analyser l'ancrage des deux femmes de lettres dans l'Histoire après 1968 ainsi que dans la problématique sociale de leur pays, lorsqu'il est question de leurs productions littéraires ou de leurs manifestations publiques. Une telle approche semble justifiée si on se réfère aux thèses de Hans Robert Jauss concernant l'interprétation littéraire, où l'auteur met en relief le rôle de l'histoire dans l'affirmation de l'identité (Jauss, 1988 : 268).

L'écriture de l'Histoire peut fournir matière à une démonstration. Les modèles de la saga et de la fresque, encore vivaces dans la francophonie, ont eu un grand succès en France au début du XX<sup>e</sup> siècle avec *Les Thibault* (1922–1940) de Roger Martin du Gard, ou *Les Hommes de bonne volonté* (1932–1946) de Jules Romains. Le rapport à l'Histoire se construit désormais différemment, dans une relation critique à l'Histoire « reçue », telle qu'elle est véhiculée par l'école, les discours officiels, et entourée de zones d'ombre. C'est la littérature contemporaine française et francophone qui s'interroge sur l'Histoire pour sensibiliser le lecteur à « ce qui n'a pas encore été dit ».

### Duras et son rapport à l'Histoire

Quel est le rapport de Duras à l'Histoire ? La romancière n'a pas peur de la raconter, par son écriture ou par son engagement. Ses ouvrages permettent d'entrevoir le social, le politique et l'Histoire. « La colonisation, l'Occupation, la barbarie nazie, le communisme, la guerre d'Algérie : Duras a été partie prenante de ces événements majeurs du XX<sup>e</sup> siècle » (Miyazaki, 2005 : 123). L'auteure, dont l'enfance est devenue la source d'une vision de l'histoire contemporaine, dénonce le système colonialiste et l'injustice au moyen des structures romanesques et des productions cinématographiques. Duras, pour qui « La passivité est un mot décrié, déconsidéré » (Duras, Gauthier, 1974 : 71) est une combattante qui entend vaincre la souffrance, provoquée par l'Histoire, en se servant de l'écriture. En choisissant d'écrire sur Hiroshima, sur l'Algérie ou sur l'Holocauste et sa fascination pour le judaïsme, la romancière reprend l'Histoire et la fictionnalise dans ses livres. Les années d'après-guerre sont celles d'une interrogation sur la place de la littérature dans la société et dans l'Histoire. L'engagement devient un moyen de repenser la valeur de l'écrit ainsi que le rôle de l'écrivain, sa liberté et son identité. L'adhésion de Duras au Parti Communiste découle de sa lutte active contre le fascisme et de sa croyance en un idéal d'ordre purement intellectuel. Ainsi, elle peut affirmer lors d'une interview en 1969 : « Mon enfance [...] a fait que je suis devenue communiste dès que j'ai eu l'âge de raison et que je le suis restée. Cela a été une conséquence immédiate de la vie vécue et non pas de la lecture ou d'une expérience culturelle ou idéologique. [...] À douze ans, j'ai vu l'injustice, à seize ans, je l'ai jugée » (Duras, 2005 : 313). Jiří Šrámek remarque que Duras « mentionne

des événements qui secouent le monde, tels que le 'gouvernement de la mort' qui a pris le pouvoir en Iran ou la grève des ouvriers du chantier naval de Gdansk» (Šrámek, 2003 : 159). En 1980, l'auteure a donné libre cours à son interprétation de l'actualité lors des événements de Gdansk qu'elle observait avec trouble : « Ils [les Soviétiques] constituent [...] une bonne base de commis fonctionnaires... Rappelez-vous l'Allemagne nazie. Pour nos gouvernements et leur meilleur sup-pôt, le PCF, la fin du monde c'est la bombe atomique» (Duras, 1980a : 38). La méthode de Duras consiste à rendre le monde lisible, la volonté d'écrire s'accompagne d'un avis historiquement et socialement déjà articulé.

### Le radicalisme politique

Se reconnaissant dans les revendications la jeunesse de mettre à bas toutes les structures traditionnelles, Duras a activement participé, au sein du « Comité d'action étudiants-écrivains » (Adler, 1998 : 630), aux manifestations des représentants de l'extrême gauche qui accusait la société. Mai 1968 inaugure une nouvelle étape dans la création durassienne : à une inspiration teintée de radicalisme politique répond une thématique récurrente dans ses œuvres respectives, la rébellion et la violence qui prennent une dimension particulière dans son film *Détruire dit-elle* sorti sur les écrans en 1969. Le besoin d'écrire traduit sa prédilection pour réagir à la réalité *hic et nunc* : « [...] je ne me supporte plus que dans le concret. [...] » (Duras, Gauthier, 1974 : 235). À partir de *Un barrage contre le Pacifique* (1950), Duras n'aura jamais cessé d'exprimer son dégoût de l'impérialisme occidental, sa révolte contre l'impuissance, la pauvreté et le quotidien. Selon Xavière Gauthier, « [...] on peut voir [...] *La Femme du Gange* (1973) comme une vengeance contre le colonialisme, c'est-à-dire que là, [...] l'Asie envahit [l'] Occident » (Duras, Gauthier, 1974 : 140). De façon analogue, dans *Hiroshima mon amour* (1960), derrière le scandale de la jeune fille de Nevers, déshonorée par son amour de jeunesse pour l'ennemi allemand, se profile la barbarie du front. Dans un miroitement réciproque, l'histoire et l'Histoire ouvrent des espaces de réflexion, parcours possibles pour repenser « ce qui n'a pas encore été dit ».

Mot d'ordre, l'anticonformisme n'est évidemment pas sans déplaire à Duras qui prend position sur toutes sortes de sujets concernant la vie publique, en particulier l'affaire Villemin. Remarquons que l'auteure, « politisée à la vie » (Duras, 1963 : 64), est beaucoup intervenue, en ces temps-là, sur ce qu'on appelle les faits de société. Elle s'est attribué à ce propos une « compétence élargie » (Thibaud, 1986 : 76). Le 28 septembre 1984, Duras passe à l'émission de Bernard Pivot « Apostrophes », au cours de laquelle elle parle de son évolution politique, de l'état de la France, de son amitié avec François Mitterrand.

Duras, dans son exigence de liberté, va s'en prendre à toutes les formes de l'autorité. Son travail d'écrivain prendra la forme d'une agression contre les valeurs (sociales, morales, esthétiques) de la société française. « Produits » d'une société favorisée qu'ils critiquent de l'intérieur, Anne-Marie Stretter et le vice-consul se

distinguent par leur refus de la société de consommation dans laquelle ils évoluent. L'écrivaine, libre de parler et d'agir, déclare en 1981 : « Je suis arrivée à être libre. Ça veut dire d'abord sortir [...] de la peur de la société. Et ensuite opposer à la sollicitude de la société, qui est affreuse, une indifférence profonde. [...] Je n'aime plus les régimes ni les gouvernements ni les idéologies, ni le marxisme. Je ne crois plus à rien du tout, seulement à l'individu et à sa propre survie, à sa propre liberté, à sa propre sauvegarde et à sa propre grâce, à sa propre immensité » (Duras, 1981 : 47). L'auteure prend violemment position contre tout militantisme, surtout marxiste, en le trouvant inutile, n'ayant rien en commun avec l'individu, mais avec les pratiques collectives qui empêchent le développement autonome de l'être humain (Armel, 1990 : 52).

Dans l'optique de Duras, l'engagement idéologique n'équivaut pas à l'écriture, ce à quoi elle était sensible : « [...] Il n'y a pas d'écrivains communistes. [...] le fait d'être communiste semble avoir tué le fait d'être écrivain » (Duras, 1980b : 80). Pour des raisons esthétiques la romancière n'a pas présenté dans son œuvre ses convictions politiques : « [...] je désespère de la société, mais je désespère de la révolution. Mais, n'empêche que la société, je la dénonce encore avec les armes... révolutionnaires » (Duras, Gauthier, 1974 : 183). En s'exprimant à ce propos, Duras a expliqué que l'écrivain est engagé à partir du moment où il prend la plume et si les exigences révolutionnaires et littéraires sont les mêmes (Guers-Villate, 1985 : 16). Des allusions politiques ou des mentions du marxisme exprimées implicitement dans *Abâhn Sabana David* (1970) ou *Le Camion* (1977) affirment l'indépendance de l'auteure qui « ose dire de plus en plus » (Duras, 1977 : 95). En politique, comme en littérature, Duras s'est construit l'image d'une femme qui lutte pour la liberté d'expression et contre les injustices sociales, tout en restant fidèle à elle-même.

### L'exclusion

Un autre trait caractéristique de Duras qui s'inscrit dans la thématique de l'histoire est l'exclusion. Celle-ci apparaît comme un leitmotiv et prend la forme du silence, propre au langage des exclus : femme, juif, enfant, car « Écrire c'est ne pas parler. C'est se taire » (Duras, 1993 : 28). L'œuvre durassienne concerne des « territoires du féminin » (Marini, 1977), la femme étant emblématique de toutes les victimes de l'oppression, qu'elle soit raciste, sexiste ou sociale. Duras accorde une place non négligeable au concept de différence, celle de la perception du corps, de l'expérience et du langage. La participation de l'auteure-cinéaste aux combats des femmes, tel l'Appel des 343 en 1971 en faveur d'un assouplissement de la législation française sur l'avortement, prouve qu'elle accorde une voix aux milieux marginaux, invisibles, interdits. La romancière explore l'univers émotionnel pour envisager une autonomie des femmes, pour dénoncer la domination masculine et subvertir les conventions sociales. La preuve en est sa compréhension du féminisme en tant que combat, qui concerne l'humanité entière. D'après

le témoignage de l'auteure: «Il faut qu'elles [les femmes] se fassent entendre. [...] que les femmes commencent à être dans la rue [...], si [leur] passivité pouvait sortir des groupes, [...], elles vivraient leur féminité, [...]» (Duras, Gauthier, 1974: 149). Duras pense que les femmes sont obligées de se révolter: Élisabeth Alione peut passer pour une «sainte folle» n'ayant que le seul but, celui de «détruire». Caractéristique pour l'auteure, le radicalisme politique fait apparaître dans les romans durassiens le thème du «racisme social». Dans *Détruire, dit-elle* l'écrivaine réagit à ses désillusions de l'après-1968. «Les noms 'juifs' (Thor, Stein) des personnages font des habitants de l'hôtel un groupe à part – une autre minorité opprimée» (Šrámek, 1979: 77).

Prépondérante chez Duras, la question de la race, présente avant tout dans *L'Amant* (1984), *L'Amant de la Chine du Nord* (1991), et *India Song* (1973), se retrouve également à plusieurs reprises dans certaines productions littéraires et cinématographiques de Duras.

### Le partage de l'histoire générale

Pour Duras, l'écriture rend possible de partager l'histoire avec les autres. Voici son témoignage à ce propos: «Parce que l'écriture, [...], c'est pareillement le partage de l'histoire générale. Cette histoire ici, qui est à tous, j'avais le droit, moi, d'en avoir ma part puisque c'est comme ça que moi, je la partage avec les autres, en écrivant» (Duras, 1979: 10). Dans le discours durassien, la problématique de la représentation de l'Histoire et de la politique, difficile à isoler du récit personnel saute aux yeux du lecteur. Ainsi confirme-t-elle l'opinion de Pierre Mertens selon qui l'écrivain «Quoi qu'il dise et fasse, il est toujours [...] immergé au sein de l'Histoire et sur la touche» (Mertens, 1989: 11–12). Dans *India Song*, l'auteure explique de quelle façon s'articulent l'Histoire collective et l'histoire individuelle: «[...] les mots sont prononcés: septembre et 37. [...] Toutes les raisons de se suicider étaient vraiment réunies: la guerre d'Espagne, le fascisme allemand, la guerre sino-japonaise, les procès de Moscou» (Duras, 1975: 118).

Écrire sur l'histoire en tant que sujet principal et matière imaginaire engage certaines capacités d'un écrivain. Le rapport de Duras à l'histoire semble révélateur si on prend en considération le génocide juif, d'autant plus que l'auteure elle-même a constaté: «L'Histoire des Juifs, c'est mon histoire» (Duras, 1981: 73). Duras ressentait de la honte face à sa tardive prise de conscience: «Je n'ai jamais écrit sur la guerre, sur ces instants-là, jamais non plus, sauf quelques pages, sur les camps de concentration» (Duras, 1980b: 23). Il est remarquable que le silence durassien concernant la période d'après guerre fût typique pour ses contemporains (Wieviorka, 1996). C'est en 1969 que Duras aborde pour la première fois ce problème dans *Détruire, dit-elle* et ensuite en 1970 dans *Abahn Sabana David*, où les répercussions des événements sociopolitiques rendaient possible le discours sur les Juifs en tant que victimes des répressions gaullistes.

Mai 1968 a été un déclencheur chez l'écrivaine et lui a permis d'élargir le mot juif à tous les opprimés (Miyazaki, 2005 : 127). La philosophie d'Emmanuel Levinas, fondée sur un humanisme envers l'Autre, fournit une clé importante pour une analyse approfondie de cet aspect de l'œuvre de Marguerite Duras, qui présente «l'influence, grandissante, de la pensée hébraïque au fil des paroles et des écrits [...]» (Blot-Labarrère, 1998 : 185). Selon Duras, l'Autre, c'est avant tout le Juif, ce que laisse suggérer *Abahn Sabana David* :

- Ce n'était pas ces juifs-là dans les chambres à gaz.
  - Non. C'était d'autres.
  - D'autres – elle s'arrête – c'est le même mot : juifs.
  - Oui. On le veut.
- (Duras, 1970 : 19–20)

Les textes *Abahn Sabana David* et *La Douleur* (1985) permettent également à Duras de témoigner de l'horreur fondamentale de son temps (Ceras, 1993), «la maladie de la mort», et de se frayer le chemin, d'une certaine manière, par rapport à la tradition culturelle. *Abahn Sabana David* c'est «le long monologue d'une culpabilité jamais éteinte pour n'avoir pas su comprendre à temps ce qu'était le nazisme, d'une responsabilité pleine et entière d'avoir subi passivement l'Holocauste, de connaître l'étendue du désastre pour l'espèce humaine et de ne pouvoir rien en faire» (Adler, 1998 : 643). *La Douleur* naît de l'attente et du retour de Dachau de Robert Antelme, le premier mari de Duras. Cet ouvrage donne à l'écriture sa justification des infimes bouleversements de la «vie vide» où l'expérience personnelle est au cœur de la narration de l'intime. Le cauchemar de la guerre, thématique qui concerne également les femmes (Cochet, 1992 : 21), est évoqué par le biais des événements qui font sa particularité, à savoir un poignant témoignage sur la déportation des Juifs vers les camps d'extermination en Pologne et sur celle des prisonniers de guerre. Duras reste perplexe devant les circonstances de la rédaction de son texte : «Comment ai-je pu écrire cette chose que je ne sais pas encore nommer et qui m'épouvante [...] ? *La Douleur* est une des choses les plus importantes de ma vie. Le mot 'écrit' ne conviendrait pas. [...] Je me suis trouvée devant un désordre phénoménal de la pensée et du sentiment auquel je n'ai pas osé toucher et au regard de quoi la littérature m'a fait honte» (Duras, 1985 : 12 ; Bajomée, 1989). Décrire la réalité qui échappe aux catégories mentales, morales et esthétiques, par un texte irréductible aux classifications littéraires renvoie à ce type d'ouvrages inclassables produits par les femmes qui connaissent l'exclusion des lois et de la langue.

La vie et l'œuvre de Duras sont marquées par le thème de la souffrance, partie intégrante de l'identité personnelle. Dans *La Douleur* elle écrit : «Nous sommes de la race de ceux qui sont brûlés dans les crématoires et des gazés de Maïdanek, nous sommes aussi de la race des nazis» (Duras, 1985 : 57). Duras souligne ici que tous les hommes font partie de la même «espèce». Le crime collectif est éprouvé comme culpabilité individuelle de chaque existence : «La seule réponse à faire à ce crime est [...]. De le partager. De même que l'idée d'égalité, de fra-

ternité» (Duras, 1985 : 61). La responsabilité du crime doit être assumée par tout le monde, puisqu'elle n'est pas produite par l'individu mais par l'être humain : «Robert L., écrit Duras dans *La Douleur*, n'a accusé personne, aucune race, aucun peuple, il a accusé l'homme» (Duras, 1985 : 63). À partir de *L'Été 80*, l'histoire personnelle devient le seul moyen d'atteindre le monde après Auschwitz, Hiroshima et la faillite annoncée du communisme (Armel, 1990 : 159).

La singularité de la période historique consiste en ce qu'elle correspond à des années de questionnement. La conscience douloureuse d'un changement radical du cours de l'Histoire et les nombreuses interrogations sur la nature humaine que soulèvent l'extermination du peuple juif et l'apparition d'une arme de destruction massive s'accompagne d'une soif de liberté. Celle-ci est le signe d'une profonde angoisse face au monde et à l'état de conflit permanent qui semble régner au début de la guerre froide. La réécriture de ses propres expériences apporte une dimension plus universelle aux thèmes de l'histoire qui permettent à la romancière d'embellir ou d'adoucir la souffrance, une réalité dure. Et, si le tragique de l'histoire individuelle croise parfois l'Histoire collective, «c'est dans l'éternité du mythe» (Pagès-Pindon, 2001 : 5). Duras traite l'écriture comme une activité cathartique, et le récit comme une façon d'échapper à sa condition de la mort-vivante. Dans une interview avec Suzanne Lamy et André Roy l'auteure a expliqué : «Je me suis mieux remise de [...] pertes individuelles que du sort général des Juifs. Ça peut arriver qu'on vive le général de façon très personnelle et très sensible, très douloureuse» (Duras, 1981 : 40). Duras se révèle l'auteure qui n'a cessé d'intégrer dans son écriture la pensée de la Shoah. Selon Stéphane Patrice (2003), cette femme de lettres met en relief les rapports entre la littérature et la civilisation, y compris l'Histoire dans lesquelles s'articule son œuvre qui contribue à rendre notre regard sur le monde contemporain plus lucide. Duras est une combattante qui entend vaincre la souffrance, provoquée par l'Histoire, en se servant de l'écriture.

### **Beauvoir et le sens nouveau de l'engagement**

Visibles chez Marguerite Duras, les prises de position pour affirmer haut et fort ses opinions sont tout aussi notoires chez Simone de Beauvoir. La littérature apparaît pour cette auteure comme l'oxygène au service de l'humanité, en reflétant «[s]a fidélité à [s]on projet original : connaître et écrire» (Beauvoir, 1972 : 489). Son œuvre raconte la détermination et les angoisses de l'écrivaine face à d'importants événements historiques : Seconde Guerre mondiale, lutte pour l'indépendance des colonies françaises et celle de l'Algérie, chute de la IV<sup>e</sup> République, participation au tribunal Russel contre la guerre du Vietnam, soutien aux mouvements étudiants de Mai 1968 puis au Mouvement de Libération des Femmes, et à la «Gauche prolétarienne». L'écrivaine milite pour un rapprochement entre Israéliens et Palestiniens. Elle fonde et soutient avec Jean-Paul Sartre en 1969 le journal *Libération*, participe à toutes les actions féministes qui brisent les tabous

et changent la société, en jouant un rôle de levier pour ébranler le Code Napoléon : publication du Manifeste des 343, lutte pour la libéralisation de l'avortement, amélioration de la condition des mères célibataires, protestation contre les violences, les salaires inégaux et les emplois réservés aux hommes (Monteil, 1996). Cette intellectuelle engagée attribue à l'histoire un grand rôle dans son existence : « L'histoire m'a saisie pour ne plus me lâcher. [...] il est certain que le printemps 1939 marque dans ma vie une coupure. Je renonçai à mon individualisme, à mon antihumanisme. J'ai appris la solidarité » (Beauvoir, 1960 : 409).

En 1974 l'auteure crée « La Ligue du droit des femmes » pour rapprocher les droits que les femmes possèdent en principe de ceux qu'elles ont en pratique. Sa réflexion, liée à des actions militantes, a permis au mouvement féministe des années 1970 de définir sa nature, ses objectifs et son action dirigée contre toute morale traditionnelle, des codes, des coutumes, des tabous, des entraves.

L'auteure, qui « a toujours essayé de se tenir près de la vie réelle » (Beauvoir, 1978 : 1), présente une voix singulière qui caractérise le mieux la définition sartrienne de la vocation d'écrivain : « Écrire pour l'époque, ce n'est pas la refléter passivement, c'est vouloir la maintenir pour la changer, donc la dépasser vers l'avenir, non vers l'immortalité » (Sartre, 1948a : 117). La richesse d'activités diverses et l'avidité de connaissances nouvelles reflètent son credo : « [...] la passivité à laquelle mon sexe me vouait, je la convertissais en défi » (Beauvoir, 1958 : 79). Sous la plume de Beauvoir on trouve une explication de l'organisation sociale, la révolte contre l'infériorisation des femmes, ainsi que le témoignage des événements historiques et l'attaque contre la société de consommation. L'auteure développe son engagement progressif, se plonge dans son époque et se rapproche de la réalité. La guerre fait que Beauvoir prend conscience de ses liens avec le monde, de la responsabilité de chacun (*Pour une morale de l'ambiguïté*, 1947). Le thème principal du roman *Le Sang des autres* publié en 1945 est le drame de la conscience individuelle inspiré par la Résistance. Le récit *Tous les hommes sont mortels* (1946) présente l'image beauvoirienne du parcours d'un immortel à travers l'Histoire. Les problèmes liés à l'histoire : la politique, la vérité, le refus de l'esthétisme et de la littérature de propagande sont touchés dans *Les Mandarins* (1954). L'auteure commence à écrire son cycle autobiographique lorsque les événements d'Algérie deviennent très graves. De plus, elle s'oppose à la majorité des Français car elle ne souhaitait pas le retour du général de Gaulle ni le changement des institutions. À la suite du mouvement de Mai 1968 dont l'idéologie libertaire a ébranlé la société française, Beauvoir s'engage dans des luttes portant sur des points précis de l'existence concrète, à la différence des engagements sartriens plus théoriques et politiques. La renaissance de l'extrême droite en France et en Algérie la pousse à un plus grand isolement. Les différents tomes de ses *Mémoires* restent des témoignages précieux sur l'histoire des luttes sociales et politiques du XX<sup>e</sup> siècle, en donnant à l'écrivaine l'occasion de glorifier la liberté.



### Le témoignage historique de la condition humaine

D'une écriture claire refusant les compromis, cette romancière donne un sens nouveau à l'engagement. Le récit adressé aux femmes de sa génération devient un témoignage historique doté d'une efficacité narrative toujours actuelle. Fidèle à ses postulats de base, à savoir la dénonciation de la ségrégation et toute forme d'oppression, présents dans son «œuvre phare», *Le Deuxième Sexe*, Beauvoir, avec le temps, nuance certains de ses propos, comme elle s'en explique dans *Tout compte fait* en 1972: «*Le Deuxième Sexe* [...] ce n'est pas un livre militant. Je pensais que la condition féminine évoluerait en même temps que la société. [...] Et dans *La Force des choses* j'ai dit [...]: 'Elle dépend de l'avenir du travail dans le monde, [...]. C'est pourquoi j'ai évité de m'enfermer dans le féminisme'. [...] Maintenant, j'entends par féminisme le fait de se battre pour des revendications proprement féminines, [...]. Bref, je pensais autrefois que la lutte des classes devait passer avant la lutte des sexes. J'estime maintenant qu'il faut mener les deux ensemble» (Beauvoir, 1972: 623–624). Lors de son entretien avec John Gerassi de 1976, elle explique sa position, en comparant la situation des femmes à celle des opprimés, et en mettant en relief la nécessité de changer cet état de choses: «À travers *Le Deuxième Sexe* je me rendis compte que la lutte était nécessaire. Je compris que la grande majorité des femmes n'avaient pas la possibilité de choix que j'avais eue, que les femmes sont en fait définies et traitées comme le deuxième sexe par une société masculine dont la structure s'effondrerait si son orientation masculine était totalement supprimée. Mais, comme pour tous les opprimés qui subissent une domination économique et politique, la rébellion est difficile et lente à déclencher. En premier lieu, il faut qu'ils prennent conscience de cette domination. Ensuite, il faut qu'ils aient confiance en leurs propres forces. [...] Et enfin [...] les femmes comme moi qui se sont taillées une carrière, doivent consentir à prendre des risques [...] pour trouver leur dignité humaine» (Beauvoir, 1972; d'après Francis, Gontier, 1979: 548–549).

L'émancipation féminine ne pouvait, selon Beauvoir, se réaliser pleinement que dans une société restructurée globalement selon des principes socialistes. Cette priorité donnée à l'action politique explique pourquoi l'auteure a refusé longtemps de se définir comme «féministe». C'est à partir de 1970 que, se rendant compte des échecs du socialisme en matière de libération des femmes, qu'elle a accepté l'idée d'une dissociation entre lutte des sexes et celle des classes, et est passée de la théorie à l'engagement militant: «Je le [féministe] suis devenue surtout après que ce livre eut existé pour d'autres femmes» (Beauvoir, 1979c: 68).

Julia Kristeva pense poursuivre une virtualité de la pensée beauvoirienne, quand elle cherche à cerner le «génie féminin» à travers trois figures: Hannah Arendt, Mélanie Klein et Sidonie Gabrielle Colette. C'est, paraît-il, une façon subtile de corriger une trop grande sévérité de l'auteure par rapport aux femmes et, en même temps, un moyen de lui rendre hommage: «Aussi, par-delà nos divergences, ai-je la conviction de reprendre et de développer une idée essentielle du *Deuxième Sexe*, que, sous la contrainte de l'Histoire, [...], et de sa propre

option existentialiste, [...], Beauvoir a dû laisser en suspens *comment, à travers la condition féminine, peut s'accomplir l'être d'une femme, sa chance individuelle en termes de liberté, qui est le sens moderne du bonheur?* [...] en formulant ainsi ma recherche je veuille exprimer [...] ma dette à Simone de Beauvoir, cette pionnière trop souvent et injustement critiquée ou sous-estimée [...]» (Kristeva, 2002 : 544).

En posant la liberté comme le propre de l'être humain, l'essayiste soutient le point de vue existentialiste, mais en insistant sur la construction sociale et historique de l'être-femme (Beauvoir, 1949, t. I : 99), elle se rapproche de la conception marxiste. La dernière partie de son cycle autobiographique, *Tout compte fait*, reflète le sens de la justice, prônant « Une révision du savoir [...], non sa répudiation » (Beauvoir, 1972 : 628) parce que « [...] c'est une véritable révolution qui serait nécessaire pour donner aux jeunes le désir et les moyens de s'insérer dans la société [...] où la formation des générations nouvelles par les plus anciennes fût conçue tout autrement » (Beauvoir, 1972 : 288–289). De cette façon, Beauvoir exprime sa dialectique : « Le 'je' dont je me sers est [...] en vérité un 'nous' ou un 'on', qui fait allusion à l'ensemble de mon siècle plutôt qu'à moi-même. [...] en écrivant 'je'... j'ai l'intention de porter le témoignage sur mon époque [...] D'autre part [...] mon 'je' recouvre les problèmes de la condition humaine en général » (Beauvoir, 1979b : 450). Plus tard, dans la préface de *Quand prime le spirituel* (1979) Beauvoir avoue : « J'étais en révolte contre le spiritualisme qui m'avait longtemps opprimée et je voulais exprimer ce dégoût à travers l'histoire de jeunes femmes que je connaissais et qui en avaient été les victimes plus ou moins consentantes [...] » (Beauvoir, 1979a : 8).

### La sensibilité aux problèmes sociaux

À travers ses écrits et à travers son action, Beauvoir élabore une morale et présente son point de vue à propos de l'Histoire : refus du conformisme bourgeois, anticolonialisme, libéralisme politique, récusation de la torture et des violences policières. La lecture de *La Vieillesse* (1970) montre la réaffirmation de la dignité humaine et la volonté d'entreprendre sa propre recherche face à la politique française de la vieillesse dans la période de 1960 à 1975 (Caradec, 2004 : 18). Dans *La Vieillesse*, la célèbre philosophe démontre que la société se comporte d'une façon « dégradante », en traitant les vieillards comme des individus inutiles. Elle apparaît ainsi comme un précurseur du combat politique des personnes âgées : « Les vieillards sont-ils des hommes ? À voir la manière dont notre société les traite, il est permis d'en douter. Elle admet qu'ils n'ont ni les mêmes besoins ni les mêmes droits que les autres membres de la collectivité puisqu'elle leur refuse le minimum que ceux-ci jugent nécessaire ; elle les condamne délibérément à la misère, aux taudis, aux infirmités, à la solitude, au désespoir. [...] la vieillesse est un secret honteux et un sujet interdit. [...] C'est justement pourquoi j'ai écrit ces pages. J'ai voulu décrire en vérité la condition de ces parias [...]. On comprendra

alors que leur malheureux sort dénonce l'échec de toute notre civilisation [...]. C'est pourquoi il faut briser la conspiration du silence [...]» (Beauvoir, 1970 : 600). L'ouvrage beauvoirien met en relief la richesse des visages de cette tranche de la population et sensibilise aux inégalités sociales. Le portrait des personnes âgées que la romancière esquisse est saisissant de vérité. Dans cette œuvre, elle aboutit à une conclusion ambitieuse : «c'est tout le système qui est en jeu et la revendication ne peut être que radicale [...]» (Beauvoir, 1970 : 570).

La lecture de *Tout compte fait* persuade de l'intérêt de la femme de lettres pour le sort de l'autre : «Certes, je ne suis pas restée indifférente à la tragédie du Bengale. J'ai été heureuse de la défaite des oppresseurs pakistanais. [...] J'ai déjà dit à quel point je me suis éloignée de l'U.R.S.S. et combien la tragédie de Prague m'a été au cœur. Rien de ce qui se passe dans les pays socialistes ne me paraît réconfortant. Je n'ai jamais eu de lien avec la Roumanie ni la Bulgarie, où le régime demeure dictatorial [...]. Anti-intellectuel, le gouvernement de Gomulka se montra [...] violemment antisémite. [...] Non seulement on fulminait contre Israël mais on déclarait les Juifs responsables de l'extermination de leur peuple par Hitler. [...] on ne peut guère s'attendre à d'heureux changements. [...] Une déception d'un autre ordre, c'est celle que m'a fait éprouver l'évolution de l'Algérie» (Beauvoir, 1972 : 556–561).

De telles remarques prouvent que l'essayiste vise «une certaine vérité de sa propre présence du monde» (Beauvoir, 1966 : 199), et sa plus grande ambition est de parvenir à «former des esprits et des âmes» (Beauvoir, 1958 : 79), en transmettant sa vision de l'histoire ainsi que sa révolte contre l'injustice sociale ou historique. Les positions de Beauvoir persuadent qu'elle tente de «changer la vie» (Beauvoir, 1970 : 570), afin de corroborer ainsi la justesse du propos sartrien : «La fonction de l'écrivain est de faire en sorte que nul ne puisse ignorer le monde et que nul ne s'en puisse dire innocent» (Sartre, 1948b : 74). Son point de vue est toujours moral, social et politique. Il semble que l'auteure à travers ses ouvrages cherche la réponse à la question : Comment témoigner par la littérature ?

La littérature s'avère le palliatif que l'écrivaine a trouvé à la souffrance et à l'oppression. Si en écrivant sur l'histoire, Beauvoir se penche sur son passé, elle reste fidèle aux théories existentialistes : un être libre ne peut pas se rattacher à son passé mais il doit sans cesse chercher le sens qu'il veut donner à son existence. Ce qui a fait déclarer à l'essayiste «L'écrivain ne prétend pas livrer un savoir, mais communiquer ce qui ne peut être *su* : le sens vécu de son être dans le monde» (Beauvoir, 1970 : 422).

Thèmes communs aux deux femmes de lettres, l'Histoire et ses dérivés ne sont pas les seuls pour exprimer «ce qui n'a pas encore été dit». La littérature comporte donc pour Duras et Beauvoir deux avantages : tout d'abord, elle permet de parler de la souffrance et de l'injustice sociale, pour ne pas céder à la dépression (Kristeva, 1987) ; ensuite, elle constitue un moyen de faire passer, par le filtre de la passion ou du pathétique, les messages politiques au lecteur. L'intérêt que chacune montre à intégrer le social et le politique dans ses productions fictives justifie, paraît-il, notre choix de les avoir réunies dans cet article. Piste de re-

cherche à envisager pour l'avenir, la problématique de l'engagement alliée à celle de l'Histoire mérite de plus amples considérations et des études approfondies. D'autant plus s'il est vrai que l'écriture est «un acte de solidarité historique» (Garcia, 1981 : 8). Beauvoir et Duras ont la capacité extraordinaire de transformer la réalité par la plume, d'exprimer leurs révoltes, en dépit du risque de provoquer l'ironie ou de susciter des malentendus.

### Bibliographie

- ADLER, Laure. *Marguerite Duras*. Paris: Gallimard, 1998.
- ARMEL, Alette. *Marguerite Duras et l'autobiographie*. Paris: Castor Astral, 1990.
- BAJOMÉE, Danielle. *Duras ou la Douleur*. Bruxelles: Éditions Universitaires littéraires, 1989.
- BEAUVOIR de, Simone. *Le Deuxième Sexe*. Paris: Gallimard, 1949.
- . *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Paris: Gallimard, 1958.
- . *La Force de l'âge*. Paris: Gallimard, 1960.
- . *La Force des choses*. Paris: Gallimard, 1963.
- . *La Vieillesse*. Paris: Gallimard, 1970.
- . *Tout compte fait*. Paris: Gallimard, 1972.
- . Le Deuxième Sexe vingt-cinq ans après. Interview de John Gerassi. *Society*, janvier-février, 1976. In: *Les Écrits de Simone de Beauvoir*. Ed. Claude FRANCIS; Fernande GONTIER. Paris: Gallimard, 1979, pp. 548–549.
- . *Quand prime le spirituel*. Paris: Gallimard, 1979a.
- . Entretien. In: *Les Écrits de Simone de Beauvoir*. Ed. Claude FRANCIS; Fernande GONTIER. Paris: Gallimard, 1979b.
- . Un film de Josée Dayan et Malka Ribowska, scénario. Paris: Gallimard, 1979c.
- BERNHEIM, Nicole-Lise; MARCUS, Éliane; LONSDALE, Michael. *Marguerite Duras tourne un film*. Paris: Albatros, 1975.
- BLOT-LABARRÈRE, Christiane. Dieu un 'mot' chez Marguerite Duras. In: *Duras, Dieu et l'écrit. Actes du colloque de l'ICP*. Ed. Alain VIRCONDELET. Monaco: Éditions du Rocher 1998.
- CARADEC, Vincent. *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement*. Paris: Armand Colin, 2004.
- CERAS, Claire. *Marguerite Duras de Lahore à Auschwitz*. Paris: Genève, Champion-Slatkine, 1993.
- COCHET, François. *Les Exclus de la victoire*. Paris: SPM&Kronos, 1992.
- DURAS, Marguerite. *Marguerite Duras à Madeleine Chapsal, Quinze écrivains, Entretiens*. Paris: René Julliard, 1963.
- . *Abahn Sabana David*. Paris: Gallimard, 1970.
- . *Le Camion*, suivi des *Entretiens avec Michelle Porte*. Paris: Minuit, 1977.
- . Préface du *Navire Night*. In *Le Navire Night – Césarée – Les mains négatives – Aurélia Steiner – Aurélia Steiner – Aurélia Steiner*. Paris: Mercure de France, 1979.
- . *L'Été 80*. Paris: Minuit, 1980a.
- . Interview de Marguerite Duras. *Les Yeux verts. Cahiers du Cinéma*, ns 312–313, 1980b, pp. 23, 80.
- . *La Douleur*. Paris: POL, 1985.
- . *Écrire*. Paris: Gallimard, 1995.
- . *Un barrage contre le Pacifique*. Paris: Gallimard „Quatro”, 2005.
- DURAS, Marguerite; GAUTHIER, Xavière. *Les Parleuses*. Paris: Minuit, 1974.
- FRANCIS, Jeanson. Entretiens avec Simone de Beauvoir. In *Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre*. Paris: Seuil, 1966.
- FRANCIS, Claude; GONTIER, Fernande. *Les Écrits de Simone de Beauvoir*. Paris: Gallimard, 1979.

- GARCIA, Irma. *Promenade femmilière. Recherches sur l'écriture féminine*. Tome I. Paris: Éditions des Femmes, 1981.
- GUERS-VILLATE, Yvonne. *Continuité, discontinuité de l'œuvre durassienne*. Liège: Éditions de l'Université de Bruxelles, 1985.
- JAUSS, Hans Robert. *Pour une herméneutique littéraire*. Paris: Gallimard, 1988.
- KRISTEVA, Julia. *Soleil noir, dépression et mélancolie*. Paris: Gallimard, 1987.
- . *Le Génie féminin*. Tome III. *Colette*. Paris: Fayard, 2002.
- MARINI, Marcella. *Territoires du féminin avec Marguerite Duras*. Paris: Minuit, 1977.
- MERTENS, Pierre. *L'agent double. Sur Duras, Gracq, Kundera*. Bruxelles: Éditions Complexe, 1989.
- MIYAZAKI, Kaiko. Duras et le génocide juif. In *Les lectures de Marguerite Duras*. Ed. Alexandra SAEMMER; Stéphane PATRICE. Lyon: Presses Universitaires de Lyon, 2005, pp. 123–135.
- MONTEIL, Claudine. *Simone de Beauvoir; Le Mouvement des Femmes, Mémoires d'une jeune fille rebelle*. Paris: Éditions du Rocher, 1996.
- PAGÈS-PINDON, Joëlle. *Marguerite Duras*. Paris: Ellipses, 2001.
- PATRICE, Stéphane. *Marguerite Duras et l'Histoire*. Paris: P.U.F., coll. «Questions actuelles», 2003.
- SARTRE, Jean-Paul. *Les Temps Modernes*, n° 33, 1948a, p. 117.
- . *Situations II*. Paris: Gallimard, 1948b.
- ŠRÁMEK, Jiří. Un Aspect du style de Marguerite Duras. La simplicité et la rhétorique. *Études romanes de Brno*, 1979, n° 10, pp. 73–81.
- . Les limites du roman durassien. *Études romanes de Brno*, 2003, n° 24, pp. 153–162.
- THIBAUD, Paul. Marguerite Duras: les ambiguïtés de la compassion. *Esprit*, juillet 1986, p. 76.
- VIART, Dominique (ed.). *Nouvelles écritures littéraires de l'Histoire*. Vol. 10. Dives-sur-Mer: Éditions Minard-Lettres modernes, coll. «Écritures contemporaines», 2009.
- VIANSSON-PONTÉ, Pierre. Entretien avec Simone de Beauvoir. *Le Monde*, 1978, n° 10248, pp. 1–2.
- WIEVIORKA, Annette. *Déportation et génocide, entre la mémoire et l'oubli*. Paris: Hachette 1996.

### Abstract and key words

The works of Simone de Beauvoir and Marguerite Duras provide individual assessment of historical facts and social issues. Beauvoir – an icon of feminism, a socially committed writer – had a major impact on the mentality of the second half of the 20th century. The main problems addressed by the author are colonization, war in Algeria, the 1968 student uprising, and the women's liberation movement. Her keen observation of the socioeconomic relations reveals the mechanisms of action of state institutions; she rebels against social inequalities, downgrading of women, and the bourgeois value system. Duras was also familiar with the issues of colonization, occupation, and Nazi savagery. Her texts and films criticize bourgeois and denounce social injustice. It is worth considering the extent to which the historical vision of these two great Frenchwomen is innovative. It might be equally interesting to assess how they influenced perception of reality by successive generations of readers.

History; occupation; war; society; non-conformism; exclusion; suffering; injustice; engagement;

